

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 1

Artikel: La cravate et les gants
Autor: L.D.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199153>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

du bon bricelet est dans la pâte — mais c'était celle qui appelait le plus de monde sur les rangs.

Mon père et la cuisinière « tenaient les fers », ma mère préparait les rouleaux de pâte, et nous, nous façonnions ces rouleaux en boulettes. Chacun avait son rôle et s'en acquittait avec entrain, avec joie. Et, dans l'accomplissement de cette commune tâche, il semblait qu'on sentit plus intimement le charme délicieux des liens de la famille.

Au fur et à mesure qu'ils sortaient, tout fumants, des fers, les bricelets dorés étaient étalés dans de grandes corbeilles garnies de papier blanc ; puis, le soir, lorsqu'ils étaient refroidis, on les serrait dans des boîtes de fer blanc — des boîtes de biscuits anglais — où ils se conservaient fermes et croquants jusqu'au bout. Chez nous, le dernier bricelet marquait la fin des frimas et le retour des hirondelles.

Aujourd'hui, on fait les bricelets sur le fourneau à gaz, avec des fers très légers, qui se manient beaucoup plus aisément que ceux dont on se servait jadis. Une seule personne suffit à la tâche ; elle seule est dans le secret. Un beau jour, les bricelets paraissent au dessert. Surprise générale. « Tiens, dit le père de famille, vous avez fait les bricelets?... Voyons?... Ils sont bons ! »

Et c'est tout !

Il n'y a plus de « jour des bricelets ».

Sans doute, le nouveau système est plus pratique, plus rapide que le précédent, mais vous me direz tout ce que vous voudrez, le bricelet moderne, au gaz, ne vaut pas l'ancien bricelet qu'on faisait en famille, avec de grands fers, sur le large foyer de la cuisine ou dans la cheminée du salon. J. M.

La cravate et les gants.

LA CRAVATE.

Au temps de nos grands-pères, la cravate était un accessoire de toilette extrêmement stable quant à la mode, et qui permettait de cultiver une tendance d'esprit alors en honneur, le conservatisme.

Pourtant l'on sait si la cravate de ce temps était peu hygiénique, peu pratique, peu agréable à porter ! Des mètres de soie noire s'enroulaient serrés autour du cou, et d'où émergeaient, menaçantes pour le menton, les pointes raides du col de chemise, ce qui donnait au port de la tête une rigidité automatique, tenue alors pour du bon ton.

Aujourd'hui, la cravate vise à être gracieuse, coquette, à laisser le cou bien libre, et elle est devenue un objet d'importance, qui tient une place notable dans les préoccupations de tout homme aspirant à être simplement *convenable*.

C'est que chacun a plus ou moins conscience que la cravate est une sentinelle avancée chargée d'informer à première vue des qualités ou de l'individualité de son propriétaire. On ne peut regarder en face quelqu'un sans avoir les yeux forcement attirés par l'ornement qui souligne le visage. De là vient sans doute la nécessité de se cravater correctement.

Et ceci n'est pas si aisé qu'on se l'imagine. Si on enfle ses bas, si on passe son habit, si on pose son chapeau sur sa tête, on ne peut procéder aussi prestement et aussi sans façon pour sa cravate. Souvent les leçons réitérées d'une mère ou d'une sœur ont eu du mal à triompher de l'impatience ou de la maladresse d'un jeune homme dans l'élaboration d'un nœud coquet et non froissé, ou dans la fixation la plus convenable d'une épingle d'or à pierre modeste. On ne peut se soustraire à ces nécessités tant il est entré dans nos mœurs de juger un homme sur sa cravate, de ridiculiser

quelqu'un par sa cravate, ou de le considérer par sa cravate. Donc, messieurs, cravatez-vous correctement.

Et ce mot n'implique pas seulement une propreté irréprochable, et l'absence de toute éraillure de l'étoffe, mais il signifie qu'il faut savoir mettre la cravate en harmonie avec le vêtement, avec la profession, avec l'âge, avec la circonstance.

Et la cravate correcte entraîne nécessairement la correction du linge, autre point aussi essentiel que l'autre pour obtenir la considération.

Méfiez-vous de l'homme aux cravates tapageuses excentriques, qui dénotent un bas servilisme pour la mode ; de même ne faites pas fond sur l'énergie et la volonté de celui qui passe de longs moments devant son miroir à essayer nombre de cravates avant de se décider pour l'une.

N'engagez pas à votre service celui qui se présente avec une cravate fripée dont les longs bouts servent à masquer un linge douteux. En revanche, vous pouvez prêter de la délicatesse, de la loyauté, de la modestie à l'homme à la cravate irréprochable, de couleur modeste, en harmonie avec sa mise en général.

LES GANTS.

Un autre accessoire de la toilette et qui n'est pas moins révélateur, cette fois à l'endroit du sexe féminin, ce sont les gants. Ah ! mesdames, à votre tour d'être exhortées : gantez-vous correctement.

Mais avant de vous en expliquer la nécessité, cherchons un peu l'origine de la mode singulière de se vêtir les mains.

Les gants ne furent guère connus dans l'antiquité, et il n'en est fait que de rares mentions dans les écrits du *ix^e* siècle. Au moyen-âge on parle davantage des gantelets d'acier, complément de l'armure des chevaliers que des mitaines des grandes dames.

Sous le règne de Henri III, ils commencèrent à entrer dans la toilette féminine, ils étaient tricotés. Sous Louis XIV, les dames adoptèrent le gant de peau qui coûtait fort cher.

Aujourd'hui, le gant est indispensable à la toilette des deux sexes, et d'un usage général chez toutes les femmes.

L'usage autorisé les hommes à avoir la main gauche seule gantée et la droite nue. Cela s'explique par le fait que les hommes, au dehors, ont à donner entre eux de fréquentes poignées de main et qu'il est considéré comme un affront de tendre une main gantée.

Ceci nous remet en mémoire le cas de ce paysan qui refusa avec indignation de répondre à la main gantée qu'on lui tendait sous prétexte que ses mains à lui étaient plus propres que le gant usagé de l'homme élégant.

Le gant usagé, défraîchi, malpropre en un mot, parlons-en, car il y a beaucoup à en dire : On sait que le gant de peau, pour les dames, est seul admis pour les visites de cérémonie, les fêtes, les soirées, les concerts.

On sait aussi que le prix élevé du gant de peau est souvent la cause qu'on le porte longtemps, trop longtemps même, car ce même gant aura l'occasion de donner des quantités incroyables de poignées de main, et si c'est à des mains nues qu'elles s'adressent, on comprend l'impression de dégoût qui en résultera.

Chose étrange, le gant de peau, pourvu qu'il ne soit pas troué, est toléré pour les sorties ordinaires, même s'il est raccorni ou déteint par la transpiration, strié de lignes noires et grasseuses, et ne songe à le déplorer que le possesseur de la main nue qui en subit le contact.

C'est là un vrai non-sens : on rougirait de présenter une main malpropre, et on ose se

vêtir la main d'une vraie saleté, dont on inflige le contact à ses amis.

Si le bon sens prévalait sur les tolérances de l'usage, il dicterait aux femmes peu fortunées de se ganter de tissus lavables et bon marché et non pas de gants chers, tolérés quand ils sont sales.

Au reste, le lavage chimique des gants de peau est accessible à toutes les bourses, surtout quand on sait le pratiquer soi-même. Autre bonne raison pour s'abstenir du gant défraîchi et sale.

Le gant doit être non-seulement propre, mais entier, sans aucune solution de continuité. Que de demandes d'emplois sont restées sans succès parce qu'on s'était présentée avec des gants qui dénotaient l'absence de soin dans les petites choses.

Dans la haute société, il est de principe que la même paire de gants ne doit pas être mise deux fois, au grand avantage du commerce et aussi à la joie des femmes de chambre. Une dame de la haute société française constatait, un jour, qu'un véritable gentleman doit user pour 18,000 francs de gants par année.

M^{me} L. D.

Le pensionnaire des Blesson.

II

La joie de M^{me} Blesson de posséder un pensionnaire tel que M. d'Aprica était tempérée par le regret de le voir se soustraire à l'honneur de briller dans son salon. Une fois, cependant, le comte avait consenti à prendre part à un thé auquel avaient été conviées quelques-unes des personnes qui se piquent de composer ce qu'on appelle la société de la ville. Il y avait là M^{me} Taconet, l'imposante femme du syndic ; les deux vieilles demoiselles Coumacliet, qui dirigent un internat de jeunes filles ; M^{me} Crottu, présidente de la Société protectrice des animaux ; M. Publier, graphologue féministe, comme il s'appelle lui-même, parce que sa science se confine dans l'étude de l'écriture des dames ; le confiseur Saugeon, connu autant par ses calembours que par ses fondants à la vanille ; M^e Batoillard, un avocat qu'on a surnommé Coquelin cadet, à cause de son talent de diseur de monologues ; plus deux ou trois célébrités de second ordre. Quant à M. Blesson, il s'était enfermé à double tour dans sa chambre. Il fuyait comme la peste ces réunions, de peur qu'on ne le priât de faire de la musique.

M. d'Aprica parla de son auguste ami Victor-Emmanuel. Chacune de ces dames le questionna sur les goûts du roi, sur ses habitudes, sur ses manies ; il leur répondit en réprimant ses bâillements du mieux qu'il put.

— Pensez-vous, demanda une des sœurs Coumacliet, que Sa Majesté visite un jour notre pays ?

— Cela n'est pas impossible, dit le comte. Ze loui ai décrit dans ma dernière lettre les beautés pittoresques de Montreux, de Vevey, de Lausanne et de Genève, et il se pourrait qu'il vint les admirer en compagnie de la reine.

Les invités de M^{me} Blesson se retirèrent enchantés et félicitèrent leur amie d'avoir un aussi illustre pensionnaire.

— Hum ! marmotta la vieille Madeleine, si ces dames veulent dire que notre comte est un royal noceur, elles ne se trompent guère.

Le fait est que le jeune gentilhomme menait une vie de bâton de chaise. Il n'apparaissait qu'aux heures des repas et encore se faisait-il attendre. Plus d'une fois, il rentra abominablement gris, si bien qu'on dut le servir dans sa chambre.

— Cela ne peut durer de la sorte ! tempêtait la bonne.

— Madeleine, taisez-vous ! disait M^{me} Blesson ; M. le comte peut se permettre des distractions qui, chez d'autres, seraient moins excusables. Il est riche, il a vingt-cinq ans, et il faut bien que jeunesse se passe.

— C'est d'un bel exemple pour les enfants... pardon, pour mademoiselle et monsieur Paul ! Si j'étais mère et que j'eusse un garçon comme cet olibrius, je lui apprendrais bien à marcher droit. Ça ne traînerait pas, je vous en réponds.

— Ciel ! Madeleine, ne criez pas si fort. S'il vous entendait !